

CLOTILDE NOËL

Risquer
l'infini



salvator

Quand on est la maman d'une famille de six enfants et que l'on a récemment adopté une enfant trisomique, on peut penser qu'il serait raisonnable, pour le bien de tous et pour le sien, d'arrêter d'ouvrir son foyer et de commencer à « prendre soin de soi ».

Mais Clotilde Noël et son mari ne sont pas de ceux-là. Ils sont de ceux qui pensent que plus on se donne, plus on reçoit.

Après avoir accueilli Marie au sein de leur famille, ils décident d'entamer une nouvelle procédure pour adopter Marie-Garance, une enfant porteuse d'un handicap physique profond.

Cette nouvelle adoption, loin d'être simple, va pourtant les conduire à repousser des obstacles qu'ils pensaient infranchissables. Obstacles dans leurs démarches d'adoption bien sûr, mais aussi et surtout obstacles dans leurs combats intérieurs. Accueillir la faiblesse, c'est risquer d'affronter ses peurs, ses résistances et ses propres faiblesses. C'est prendre le risque de mourir à soi-même, pour renaître à la joie.

C'est risquer l'infini.

Clotilde Noël est mère de huit enfants et auteur du livre à succès Tombée du nid (Pocket, 2017) où elle raconte l'histoire de l'adoption de Marie, porteuse de trisomie 21 et venue compléter une fratrie de six enfants biologiques. Elle dirige avec son mari Nicolas l'association « Tombée du nid », destinée à favoriser l'intégration sociale des plus démunis. Ils sont aussi à l'initiative d'une page Facebook éponyme regroupant près de cinquante mille followers afin de pouvoir donner la parole à toutes les familles concernées par le handicap et dont les témoignages ont fait l'objet d'un second ouvrage, Petit à petit (Salvator, 2016). Clotilde Noël intervient dans de nombreuses tribunes, comme à l'ONU ou lors d'un TEDx en 2018.

Préface de Stan Rougier

salvator

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

ces instants-là que je mesurais ce qui me distingue du monde animal : la décision de dire oui de nouveau pour faire basculer ces moments difficiles en moments heureux. Ce « oui » qui permet de rechoisir au lieu de subir. Que ferait le navigateur planté au milieu de l'océan si, un matin, il décidait de ne plus avoir envie de faire sa traversée ? Il prendrait l'eau. Notre vie prendrait l'eau, de la même façon, si nous décidions de renoncer dès que le désir n'est plus là.

« Aimer » : on choisit cela une fois et ensuite c'est pour la vie, pas de retour en arrière possible, on avance, on trébuche puis on se relève. Mais quelle liberté de sentir la force de cet absolu dans le verbe « aimer » ! C'est ainsi que l'on bascule dans l'infini, c'est ainsi que l'on peut oser sauter dans l'inconnu, car nous savons que ces cinq lettres sont gorgées d'espérance. C'est-à-dire qu'il y a un « après » : après le saut dans l'inconnu. Il y aura chaque jour quelque chose qui nous rattrapera pour que l'on tienne, que l'on se relève, que l'on continue.

C'est cette espérance qui donne des ailes pour plonger, c'est elle qui nous donne la foi d'y aller. Car je crois fermement en l'amour. Je crois fermement en la vie. Ce désir était bien là, pour tous les deux, impossible à snober. Nous ne pouvions pas nous cacher derrière les boîtes de conserve des supermarchés, nous ne pouvions pas non plus changer de trottoir, ce désir était bien au-dedans de nous. Refuser ce désir aurait été comme nous renier totalement. Alors, sur ce point, nous étions bien d'accord : aimer un enfant, oui, mais de notre chair ou adopté ? La question était vaste car nous avons l'immense chance de pouvoir

avoir des enfants naturellement. Nicolas avait 43 ans et moi 37 ans, nous pouvions donc en effet réfléchir à cette possibilité. Et c'est là que nous n'étions pas encore totalement d'accord.

Je me rappellerai pour toujours cette soirée dans un bar pour évoquer cette question au calme, cette question décisive pour notre famille. Nicolas n'avait pas peur d'adopter un enfant qui serait de nouveau handicapé ou malade. En revanche, c'était au-dessus de ses forces de devoir refaire le long parcours administratif. Ces deux années de lutte pour aller vers notre Marie nous ont totalement épuisés : cela a été vraiment dur psychologiquement de devoir autant se battre pour expliquer la valeur de ces enfants qui sont différents. Quant à moi, je voyais les choses autrement. Bien sûr, ces années avaient aussi été atrocement douloureuses pour moi. Mais je saisis chaque jour que notre chemin est là : notre parentalité de couple prend un autre virage auprès de ces enfants fragiles. Pour moi, c'est ainsi, comme une réponse évidente, même si faire le deuil de mes maternités physiques n'est pas sans renoncement.

Ah, il est toujours là le problème de l'homme ! Souvent trop gâtés, nous nous retrouvons bloqués dans les abîmes de nos tiraillements internes. Ce fameux choix dont on croit qu'il est source de liberté. Ce fameux choix qui nous fait vaciller, car nous n'avons pas toute la connaissance pour savoir le « après » qui nourrira cette décision. Ce fameux choix qui est erroné, car il ne s'inscrit pas dans la durée, il est éphémère : nous voulons faire un choix en gardant un œil braqué sur l'autre choix, « au cas où »... « Au cas où » cela ne tournerait pas comme on le souhaite, « au cas où » on change d'avis car on veut se laisser

aller à ses envies plutôt que de se forger dans ses décisions... On fait un choix en prenant sous le bras l'autre solution, on la glisse au fond de sa poche, cela servira de joker « au cas où ». Alors, des engagements, on n'en prend plus : trop de risques, trop de peurs... Et si demain on ne veut plus ? Il nous faut toujours une porte de sortie.

Marie nous a fait découvrir cela peu à peu. Elle nous a fait comprendre qu'en allant vers elle, nous ne bougions pas seulement nos lignes pour une seule fois mais pour toute notre vie. C'est évident qu'elle ne ferme pas la marche ; au contraire, elle nous l'ouvre. C'est une renaissance, une lecture nouvelle de notre vie. Nous voulons nous remettre en route ; elle nous a tous piqués de cette envie d'aller vers l'autre pour décrypter son propre langage. C'est en allant vers l'autre que nous avons compris à quel point nous ne passons pas à côté de notre vie.

Alors, discussion au calme dans un bar, au calme sans les enfants... mais pas vraiment au calme en fait ! Une discussion passionnée où l'on met « ses tripes sur la table » ! Où chacun défend son bout de gras, où aucun des deux ne lâche ses arguments, même poussé dans ses derniers retranchements, pour que mûrisse, dans cette ambiance d'un soir d'été au bord de notre lac Léman qui nous est cher, autour d'une bière et d'un coca, cette décision qui nous fera vraiment basculer pour toujours. Nicolas pose finalement ses peurs avec son tempérament d'ingénieur, en faisant une sorte de démonstration, craie en main, sur un tableau noir imaginaire :

— Clo, si on reprend nos démarches, on est d'accord qu'on a très peu de chance d'aboutir sur un agrément, vu les rendez-vous

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

V

Été 2016

DEPUIS ce fameux jour de juillet 2016, sur cette terrasse en pierre, en face du lac Léman, les cris de nos enfants résonnent encore comme un écho lointain dans mon cœur de maman. Leurs cris de joie, mouillés de larmes de savoir que nous accueillerions bientôt un nouvel enfant. Après quelques années de recul, je me dis que c'est incroyable qu'ils aient manifesté une telle joie devant ce vide pourtant immense de l'inconnu. Notre notice d'agrément stipulait que nous pouvions adopter « un enfant de toute ethnie et de tout handicap ». L'histoire qui allait s'écrire ne nous permettait pas de prévoir quoi que ce soit. Pas de conditions, pas de critères arrêtés : un enfant, point ! Leurs cris de joie ont donc été le révélateur d'un bonheur immense de pouvoir aimer sans conditions. Ce jour-là, j'ai cru toucher les nuages devant cette promesse d'amour sans limites. Trois ans plus tard, je ne suis pas redescendue ! Et pourtant, le chemin n'a pas été sans tempêtes. Notre enfant existait déjà, on ne savait pas où, mais notre inconscient était déjà imprégné de lui, c'était certain.

Ces vacances d'été à Évian achevées, nous voilà repartis chez nous pour préparer cette rentrée qui allait changer réellement le cours de notre vie, assurés que des choses qui nous échappaient totalement se tramaient. Nous nous sommes retroussé les manches pour rattraper le retard accumulé afin de faire une place à ce nouvel enfant. Préparation aussi de la chambre. La joie est grande pour chacun, on a hâte et pourtant, aussi, j'ai peur. Peur

de ne pas être à la hauteur de cet enfant qui nous sera confié. Et si cela était plus compliqué que l'arrivée de notre petite Marie ? Si cet enfant est trop abîmé par la vie, aurai-je la patience de l'aimer aussi fort qu'il le mérite ? Et si cela faisait basculer l'équilibre actuel de chacun ? Beaucoup trop de « si » que j'évacue petit à petit, car oui, si je compte sur mes propres forces, cela est impossible. Alors, je mesure mes manques immenses, mes faiblesses, et décide de continuer sur ce chemin de confiance qui nous est donné depuis le début de ces adoptions.

Nous touchons de près que nous ne maîtrisons rien, notre capacité d'amour est faible à cause de nos manques, mais nous ne sommes pas seuls et nous y arriverons si nous décidons de faire confiance en la vie qui nous échappe. Je comprends finalement que le nœud du problème est bien là. Si nous n'arrivons pas à abandonner nos peurs pour avancer, nous ne pourrions pas vivre totalement ce qui est prévu pour nous. Il faut lâcher, avancer un pas après l'autre, pour découvrir doucement le paysage qui nous est offert. Au milieu de mes nombreux questionnements, j'observe Nicolas. Il ne laisse paraître aucun malaise, aucune inquiétude. En discutant avec lui, je découvre que son état est réel, ce n'est pas une façade, il est totalement confiant. Je suis vraiment admirative : décidément rien ne l'ébranle. Ce n'est pas de l'orgueil, il est serein. Les enfants sont aussi incroyablement solides, pas de peurs. Alors, en les regardant tous, je me dis que cet enfant a déjà fait sa place dans le cœur de chacun. C'est irrationnel, car nous ne connaissons rien de lui, mais c'est réel et cela m'émeut énormément.

Nous décidons de contacter chaque département. Nous répertorions toutes les adresses et préparons tous les courriers

en même temps pour que la chance soit la même pour tous les enfants qui attendent. Nico s'occupe de faire les photocopies de notre fascicule d'agrément, il revient donc avec une valise pleine : évidemment, puisqu'il y a quatre-vingt-treize départements ! Très vite nous recevons les courriers-réponses à nos demandes. La tension est à son comble. Nous attendons que les enfants soient couchés. Assis autour de la table, nous commençons à ouvrir chaque enveloppe une à une. La déception est grande quand on se rend compte que la plupart contiennent des réponses automatiques. En effet, la majorité de nos destinataires ont lu rapidement notre demande et n'ont pas remarqué que nous attendions un enfant présentant des particularités. Ils ont donc fait des réponses courtes, indiquant qu'ils avaient beaucoup de demandes d'adoption et qu'ils privilégiaient les personnes de leur département. Cela est en effet le cas pour les enfants qui ne sont pas malades.

Nicolas décide donc de mettre une autre technique en place : en deux temps trois mouvements, il ouvre un énième classeur et hop ! deux trous dans chaque feuille, les voilà triées par ordre d'arrivée. Entre ses réunions, il prend le temps d'appeler chaque département pour repréciser notre demande. Chaque jour, nous recevons des courriers qui se retrouvent immédiatement trouillotés et qui rejoignent leurs semblables dans le fameux classeur rouge ! Et chaque jour, Nicolas me fait le débriefing des coups de téléphone. Il arrive peu à peu à comprendre le système de chaque département qui fonctionne chacun indépendamment d'une organisation générale. C'est la jungle !

Certains disent qu'ils n'ont actuellement pas d'enfants

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

bonne porte pour le reste de mes jours. Ils me font toucher du doigt le bonheur des relations humaines sans mécanisme de méchanceté. On joue aux cartes, on essuie celui qui bave comme on ramasserait sa carte tombée, on rit, on s'embrasse, on se regarde enfin comme si on était égaux.

En milieu d'après-midi, Nicolas nous rejoint et nous allons voir Jean Vanier qui habite une petite maison à côté. Je suis stressée de rencontrer cet homme que j'aime tant lire, tant écouter. Ces mots sont si simples, si remplis de joie. Il est pour moi un maître à suivre pour trouver un sens à sa vie. On a envie de se mettre à sa suite, de marcher dans ses sillons. Mais quel géant, ce Jean ! Au sens propre et figuré. Cet homme de près de deux mètres nous accueille avec simplicité et joie, il nous tutoie directement, s'accroche à notre bras pour avancer jusqu'à son bureau. À côté de lui, on se réhumanise, pas de jugement, on est comme on est. C'est un géant des relations humaines car il est tellement simple, tellement humble qu'on est bien auprès de lui. On voudrait même prendre racine ici, dans son bureau, et ne jamais en ressortir. Il a une telle chaleur humaine. On croit le connaître depuis toujours.

Jean fond littéralement devant Marie qui va sans cesse vers lui et lui parle dans son jargon bien à elle. Il l'écoute comme s'il la comprenait, c'est incroyablement touchant. De sa taille géante, il se plie en quinze, malgré son grand âge, pour rentrer dans le regard de Marie. C'est ça son secret : il regarde dans les yeux, il n'a pas les yeux baladeurs comme les nôtres qui s'arrêtent sur les infirmités du corps de celui qui est en face de nous. C'est un géant de la souplesse. Son cœur est tellement bon qu'il se fond

pour ne faire qu'un avec celui qui lui parle. Il a tout compris de l'homme, c'est fulgurant. Il est heureux, cela saute aux yeux. Je crois que je n'avais pas rencontré, jusqu'à ce jour, un homme aussi accompli. C'est merveilleux à voir.

Dans la voiture du retour, je suis silencieuse. Je n'arrive pas à réaliser ce qui vient de se passer. Quelle joie d'avoir découvert ce monde nouveau ! Je ne crois pas au hasard. Ce passage était une petite antichambre avant de découvrir enfin le visage de notre nouvelle petite fille. Alors oui, Trosly, c'est une crèche : pas celle que je pensais, pas une crèche avec des enfants de partout. C'est la crèche d'un nouveau monde qui est indispensable pour « notre » monde. C'est la crèche de la fragilité, de la vulnérabilité, du manque de luxe, de l'homme cabossé dans sa chair. Mais c'est là qu'on renaît, quand on décide enfin de se mettre à genoux dans une paille qui pique un peu, qui sent le crottin de l'âne et du bœuf, pour regarder enfin l'amour qui nous est offert.

1. Jean Vanier, dans sa lettre d'octobre 2018.

2. *Ibid.*

X

Ton rire qui explose les peurs

LE grand jour arrive : nous partons tous en voiture pour rencontrer ensemble cette petite fille. Nous revivons bien sûr ces émotions que nous avons connues trois ans avant, lors de notre première rencontre avec Marie en pouponnière.

La famille d'accueil se trouve en marge de la grande ville, dans une maison à la campagne. Nous avons décidé de ne pas voir de photos. Nous souhaitons arriver sans représentations : nous voulons être libres de nos premières impressions. Nous y allons d'abord seuls avec Nicolas, pour vivre ce moment en couple et pouvoir laisser nos larmes couler librement sans peur d'impressionner nos enfants.

Quelle fut notre surprise en découvrant notre petite fille qui nous attendait dans son fauteuil en mousse rose bonbon, moulé pour elle ! Quelle si jolie petite fille, tellement présente, tellement vivante ! C'est là qu'on réalise à quel point un dossier médical peut faire peur. Cela reste un dossier. La pathologie est plaquée en noir sur blanc sur des feuilles, décrite souvent avec des noms barbares qui sont d'une violence fulgurante. Mais cela reste un « dossier », un diagnostic, et il est là le « hic ». Cela n'est pas une rencontre, un échange, un être humain. C'est cela qui fait toute la différence, et nous l'avons bien expérimenté en allant vers nos deux petites filles. Quand nous avons pu les tenir au creux de nos bras, la situation s'est inversée : bien sûr, nous

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

XIII

Aujourd'hui, je pleure

AUJOURD'HUI, le ciel est bas, le ciel est gris.

Aujourd'hui, je n'arrive pas à habiller Marie-Garance. Ses jambes sont plus raides, son corps est plus déformé, son buste s'épaissit. Je lutte pour fermer les boutons de sa petite tunique. Mais rien ne sert de lutter, il faut se rendre à l'évidence : cela ne lui va plus. J'en essaye une autre, même constat ! Jour de déprime, jour de pluie, jour de peine. Cela me saute aux yeux, me prend à la gorge. Ça me pique, ça me fait mal.

Aujourd'hui, plus que les autres jours, je vois ma fille handicapée. Je la vois, petite fille malade avec ses jambes tordues et son buste déformé, sa tête qui ne tient pas et qui se coude, sa posture bancal, son petit pied gauche qui sort toujours de sa chaise.

Aujourd'hui, tout me fait mal. Aujourd'hui, je ne sais pas pourquoi, je la vois malade et cela me rend malade. Je l'aime à en crever pourtant. Tout me saute aux yeux de façon cruelle ce matin. J'ai l'impression qu'elle bave plus, que ses odeurs sont plus fortes, qu'elle est plus lourde... Oh oui, elle est plus lourde, la réalité, ce matin.

Aujourd'hui, je la vois « grande » fille de 3 ans, bloquée dans un fauteuil, privée d'école, de copains, de cartable. Aujourd'hui, je pleure. Et toi ? Tu rigoles ! Tu as explosé de rire pendant

trente minutes sans t'arrêter pendant que je me débattais pour te faire essayer tous les habits qui ne te vont plus. Aujourd'hui, je t'aime encore plus. Encore une fois c'est toi qui me consoles et qui me fais comprendre que tout cela n'est que foutaise. Tu as raison ! La vie ne s'arrête pas à trois habits trop petits, la vie ne s'arrête pas à un fauteuil roulant.

Aujourd'hui, tu me fais comprendre que la vie explose les référentiels dans lesquels nous sommes étreints : la vie est plus riche que cela. Aujourd'hui, tu me fais réaliser à quel point ta vie n'est pas moins belle ni moins importante. Bien au contraire : que ferais-je sans toi ? Si tu n'étais pas là, je serais toujours bloquée quand le ciel est trop bas !

Aujourd'hui, je passerais ma journée collée à toi, et on va rire, ça c'est certain, on va danser, on va surtout s'aimer encore plus fort, on va savourer et profiter qu'on soit encore ensemble. Je vais surtout pleurer de reconnaissance que tu sois notre enfant.

Mais je continuerai à me démenner pour t'habiller comme « une princesse » même si ton corps se déforme davantage. C'est loin d'être un détail pour moi. Tu es précieuse, tu mérites donc ce qu'il y a de plus beau.

Chaque matin, c'est un rituel presque sacré : choisir tes habits ravissants, laver ton visage avec une crème qui sent bon, te faire une belle coiffure, déposer au creux de ton cou un parfum qui reflète la senteur de ton âme. Même les matins gris, je te fais la promesse de m'accrocher à ces moments précieux. Je continuerai

ces gestes qui sont pour moi le meilleur moyen d'honorer ta dignité.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

» Ce petit garçon, qui regardait avec des yeux tout ronds la petite Marie qui arrivait chez nous, aurait dû arrêter de rêver puisque la différence s'invitait chez nous, dans notre famille...

Au lieu de cela, c'est l'inverse qui s'est produit. Ses deux petites sœurs l'ont rendu encore plus vivant et il s'est construit en se disant que la vie proposait des domaines de possibles infinis. Il a compris qu'il ne fallait pas s'arrêter à ses peurs mais les dépasser pour mieux vivre. L'effet « risquer l'infini » a été un magnifique propulseur. Sa vie ne fait que commencer et je ne suis pas inquiète pour lui car il a réalisé que le monde était à explorer. Ce n'est pas pour autant qu'il est totalement construit. On s'arrache régulièrement les cheveux : dans sa chambre règne un désordre où il se sent bien ; ce qu'on lui demande est toujours fait à moitié ; régulièrement en retard, il court après ses trains, pieds nus, les chaussures à la main. Mais, toujours aussi, avec son grand sourire et sa confiance en la vie.

Baudouin prend le même chemin. Son caractère est différent, moins farfelu, plus volontaire. Il regarde la vie avec le même humour et prend un peu plus de place depuis que son aîné n'est plus ici en semaine. Il est en première économique et commence aussi à rêver de sa vie future. L'école n'est plus pour lui le baignoire, enfin ! Il commence à aimer apprendre et il en redemande car il sent que cela le construit. C'est le début des rêves. Il passe son permis de voiture, son permis de bateau, l'envie de voyager se fait de plus en plus présente. Le bac de français n'est pas ce qui l'enchant le plus : « Mais enfin, maman ! Ce pauvre Flaubert a été torturé toute sa vie par ses angoisses, ce qui a déjà été un enfer pour sa propre mère ! Plusieurs années plus tard, même après sa mort, il continue à ennuyer des générations de lycéens qui sont obligés de lire ses écrits... Enfin, il n'y a pas

que Flaubert ! »

Il est certain, que comme pour Côme, l'angoisse n'habite pas Baudouin ! Est-ce cette approche de la fragilité au cœur de leur quotidien qui les rend si confiants en la vie ? On ne pourra jamais en être certain, mais une chose est sûre : ils croient en la vie, quelle chance !

Tiphaine est en seconde. Elle dévore les livres, oubliant régulièrement de se déshabiller pour se coucher et hésite encore sur son orientation future. Journaliste ? Médecin militaire ? Partir dans la recherche ? Ses rêves sont aussi bien nombreux, et quelle énergie dans tout ce qu'elle fait !

Quant à Marin, il est en quatrième. Il passe plus de temps à s'occuper des autres que de lui, il donne à manger aux clochards de Saint-Lazare en récupérant les restes de la cantine. Des rêves plein la tête aussi et des questionnements. Son cœur grandit aussi vite que lui, il a toujours les larmes aux yeux : larmes de sa joie qui déborde quand il serre dans les bras ses deux petites sœurs. Il est si doux.

Philou est en CM2. Elle goûte les joies des petites indépendances : aller seule à la bibliothèque et à la boulangerie en trottinette. Il lui faudrait une secrétaire particulière pour pouvoir gérer toutes ses invitations chez ses copines. Et ses futurs métiers ? Des rêves à la pelle : médecin des trisomiques, écrivain... Elle comprend aussi, peu à peu, que le monde appartient à ceux qui veulent l'explorer en passant par les êtres humains.

Brune est en CE2. Elle grandit toujours en étant accrochée à ses deux petites sœurs. Les allers-retours à l'hôpital de Marie-Garance ont été particulièrement douloureux pour elle, car elle dormait chaque soir en lui tenant sa petite main. À présent, elle a sa chambre et rêve d'être danseuse ou d'écrire un livre. Son titre, elle l'a déjà, me dit-elle : *La maison où tout le monde était heureux*.

Marie ne fait pas seulement de la « roronette » comme un chef, elle connaît les chansons du moment par cœur et la mélodie qui va avec. Elle met le ton pour chaque chanson : quand elle chante *La Marseillaise*, sa voix est grave, on la croirait partie en guerre ! Elle va dans une école indépendante que nous avons créée avec des amis. Cela lui permet de suivre une scolarité adaptée avec des bénévoles qui, tous les jours, font office d'AVS. Elle continue aussi ses rendez-vous dans la semaine avec ses spécialistes que nous aimons tant, qui sont au CAPMS.

Marie-Garance va beaucoup mieux, et nous faisons beaucoup moins de séjours imprévus à l'hôpital. Elle a la chance d'avoir de nombreux spécialistes qui se déplacent à domicile pour l'aider dans ses apprentissages, et un kiné qui vient aussi pour la soulager de ses postures déformées. Il n'y a pas de possibilité d'aller en centre, faute de place, mais je ne suis pas sûre d'être prête à la laisser là-bas, alors on avance un jour après l'autre.

Et Nico dans tout cela ? Des rêves, il en a encore plein la tête. Ses deux petites princesses ne l'ont pas arrêté dans son élan,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



Jean Vanier, ce géant de l'Amour



Philippine



Philippine Première rencontre avec Marie-Garance

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



Baudouin et Côme



Côme



Tiphaine

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.





Magnifique rencontre « Tombée du nid »



Tiphaine

DU MÊME AUTEUR

Tombée du nid, Pocket, 2017

Petit à petit, Salvator, 2016